

Elle n'avait pas encore seize ans, lorsque madame Marteau, forcée de quitter Paris, la retira du pensionnat. Depuis plus d'un an, d'ailleurs, son éducation était complètement terminée.

Madame Marteau venait d'hériter, tardivement, d'un petit domaine dans les environs de Reims, et elle avait résolu d'aller finir ses jours dans ce pays où elle était née et où la rattachaient de pieux souvenirs.

C'est à Reims que mademoiselle de Pradines apprit un jour, par hasard, que son ancienne amie, mademoiselle Valudier, était devenue madame la baronne de Précourt.

Persuadée que M. de Précourt n'était autre que M. Alphonse, elle ne chercha pas à savoir rien de plus.

— Si madame de Précourt a tout le bonheur qu'elle mérite, dit-elle, je n'ai plus rien à désirer pour elle.

Et ce fut tout.

Un an après son installation à Reims, madame Marteau mourut. Pour la seconde fois mademoiselle de Pradines se trouvait abandonnée et seule au monde. Mais Dieu veillait sur le sort d'une de ses plus parfaites créatures.

Jacques Lambert la rencontra et ne chercha point à résister au sentiment qui l'entraînait vers elle, il l'aima d'abord secrètement, puis un jour il le lui dit.

— Je le savais, lui répondit-elle simplement, et j'attendais. Vous êtes riche et je n'ai rien, cela ne vous a pas arrêté. Merci, vous serez aimé comme vous êtes digne de l'être. Pour cela, je n'ai pas beaucoup à faire, puisque déjà mon cœur vous appartient tout entier.

Elle lui tendit sa main sur laquelle il mit un baiser.

C'est ainsi que mademoiselle de Pradines devint madame Jacques Lambert. Elle n'avait pas encore dix-huit ans.

Si les chagrins et les souffrances morales blanchissent les cheveux, creusent des rides profondes sur le visage, usent peu à peu les organes de la vie, le bonheur, au contraire, conserve la fraîcheur, la jeunesse et la beauté.

Après dix-neuf ans de mariage, madame Lambert ne paraissait avoir vieilli que de quelques années. Aucune pensée mauvaise n'avait terni la pureté de son âme. Créée pour aimer, elle avait vécu pour et par l'affection. Elle restait gracieuse, enjouée et belle comme à vingt ans.

Son fils achevait sa deuxième année d'étude à l'Ecole navale. Encore quinze jours et elle allait le revoir avec le grade d'enseigne de vaisseau de 2^e classe.

A cette époque, 1859, Trouville et sa belle plage attiraient déjà une partie des désœuvrés du monde parisien qui, après s'être ennuyés tout l'hiver à Paris, viennent chercher, souvent sans les trouver, des distractions au bord de la mer.

D'un commun accord, les époux Lambert décidèrent qu'ils iraient passer six semaines ou deux mois à Trouville. Certes, ce n'était point pour se donner un plaisir, mais plutôt une façon ingénieuse d'être agréables à leur fils et de lui offrir l'occasion de voir du monde et de se distraire un peu, dès le lendemain de sa sortie de l'école.

Jacques Lambert chargea un de ses amis, déjà installé à Trouville, de lui trouver un logement convenable. Celui-ci répondit par le retour du courrier qu'il avait découvert aux Roches-Noires, au milieu d'un jardin, un joli pavillon fraîchement décoré, bien meublé, et qu'il l'avait retenu immédiatement.

Les malles étaient faites. M. et Madame Lambert prirent le chemin de fer, et le lendemain ils étaient à Trouville.

Un matin, vers neuf heures, pendant que son mari lisait son courrier, madame Lambert sortit seule pour aller sur la plage respirer l'air de la mer. Après une heure de promenade, elle se disposait à rentrer, lorsque devant le Casino, elle se trouva en face de quatre ou cinq jeunes femmes très-élégamment vêtues.

Tout à coup, l'une d'elles poussa un cri de surprise, se sépara de ses compagnes et sauta au cou de madame Lambert.

— Adèle ! s'écria la jeune femme en entourant de ses bras son ancienne amie.

Toutes deux se mirent à pleurer et elles s'embrassèrent comme autrefois au pensionnat.

IX

Pendant que les deux amies, également émuës, échangeaient des baisers en pleurant de joie, les autres baigneuses s'éloignèrent discrètement.

Il y avait plus de vingt ans qu'elles ne s'étaient vues, les deux inséparables de beaux jours de la jeunesse. Il n'y avait pas à en douter, de la part d'Adèle, la séparation avait été volontaire. Elle devait une explication à son amie ; allait-elle la lui donner ? Si le hasard, dont les anciens ont fait un dieu, ne les avait mises en présence, il est certain qu'elle n'aurait jamais cherché à se rapprocher. Cependant ce fut d'un mouvement spontané et avec un bonheur réel qu'elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Si je ne t'avais pas arrêtée, dit Adèle en poussant un soupir, tu serais passée près de moi sans me reconnaître. Je suis si changée !

— C'est vrai, fit madame Lambert. Mais j'ai tout de suite reconnu ta voix.

— Ma voix seulement.

— Ne te plains pas : à tes baisers j'ai aussi reconnu ton cœur.

— Ah ! tu as raison ; si ma tête a blanchi, si ma beauté s'est flétrie, si la souffrance a fait de moi, avant l'âge, une vieille femme, mon cœur seul n'a pas changé : pour toi, surtout, mon ami, il est resté le même. Je le sens à la joie que j'éprouve, la seule véritable que j'aie ressentie depuis bien longtemps.

— Eloignons-nous un peu, dit madame Lambert, nous avons trop de choses à nous dire pour nous exposer à être dérangées.

Elle passa son bras sous celui de madame de Précourt et l'entraîna du côté des falaises.

Un quart d'heure après, elles s'asseyaient sur un rocher au bord de la mer.

Elles s'enivraient du bonheur de se revoir, et les mains enlacées, les yeux dans les yeux, elles semblaient vouloir prendre en une minute toutes les joies dont vingt ans de séparation les avaient privées.

— Comme tu es fraîche et belle toi ! s'exclama tout à coup madame de Précourt. Ah ! je n'ai pas besoin de te demander si tu es heureuse, ton bonheur pétillait dans tes yeux : il est sur tes lèvres, dans ton sourire : il repose sur ton front rayonnant. En te voyant si jeune, si belle, si radieuse, je me sens presque heureuse moi-même.

— C'est vrai, répondit madame Lambert, je n'ai rien à envier, rien à désirer ; j'avoue que, pour moi, la vie s'est faite facile et que le bonheur m'a un peu gâtée.

— Ma chérie, tu as trouvé la récompense de tes vertus. Le bonheur n'est pas aveugle, crois-le bien ; s'il ne se donne pas toujours à tous ceux qui le méritent, il s'éloigne sans pitié des indignes. Oh ! oui, tu l'as mérité ce bonheur dont tu jouis, et nulle femme n'en a jamais été plus digne. Tu ne me raconteras pas ton histoire, je la connais. J'ai appris ton mariage, la naissance de ton fils Georges, qui est actuellement à l'Ecole navale de Brest et, si je ne me trompe, à la veille d'en sortir. Je n'ai jamais vu ton mari, mais je sais que tu es pour lui ce qu'il est pour toi.

— Comment, tu sais tout cela ! s'écria madame Lambert avec surprise. Tu t'es donc souvenue de moi quelquefois ?

Et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Je n'ai jamais cessé de penser à toi, répondit madame de Précourt. Deux ou trois fois par année, je me faisais donner de tes nouvelles, sans que personne de qui les obtenais se doutassent du plaisir qu'elles me procuraient.

— Méchante ! fit madame Lambert vivement émue ; et pendant si longtemps, tu m'as laissée douter de ton amitié et croire à ton ingratitude !

— J'étais malheureuse, reprit madame de Précourt, et je me soulageais en me représentant, par la pensée, le tableau de ton bonheur.

— Mais pourquoi n'est-tu pas venu me voir ? Pourquoi as-tu si brusquement cessé de m'écrire ?

Madame de Précourt tressaillit et baissa la tête.

— Je ne pouvais plus t'écrire, répondit-elle après un moment de silence. Quant à aller te voir après ton mariage, c'eût été porter la tristesse et la douleur au milieu de tes joies et de tes affections.

— Tu étais malheureuse, je t'aurais consolée.

— Non.

— Ma chère Adèle, puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Rien, ma chérie, rien.

— Ne puis-je être au moins la confidente de tes peines ? Madame de Précourt soupira.

— Non, non, répondit-elle, ce serait troubler la paix de ton cœur. Il vaut mieux que tu ne sache rien. Certes, je pourrais rougir sous tes yeux ; je ne craindrais pas de m'accuser et de m'humilier devant toi, une sainte ; je ne redouterais pas non plus ton blâme et ta sévérité ; mais il est de ces choses qu'on renferme au plus profond de son âme, qu'on voudrait se cacher à soi-même et qu'il ne faut révéler à personne, pas même à sa meilleure amie.

— Adèle, tu sais bien que je t'aime ; je t'en supplie, laisse-moi te consoler, et pour que je puisse mieux lutter contre ta douleur, dis-moi ton secret. Tu verras comme je saurai adoucir ton chagrin. Tu souffriras moins quand nous pleurerons ensemble. Voyons, est-ce ton mari qui te rend malheureuse ?

— Mon mari est le meilleur et le plus généreux des hommes. Bien qu'il soit beaucoup plus âgé que moi, j'ai pour lui la plus tendre affection.

— Beaucoup plus âgé que toi... Mais il me semble, si ma mémoire est fidèle, que la différence d'âge n'est que de quatre ou cinq ans.

— M. de Précourt a cinquante-cinq ans.

— Mais ce n'est donc pas M. Alphonse que tu as épousé ?

Une pâleur livide couvrit subitement le visage de madame de Précourt, son corps s'agitait convulsivement et deux éclairs fauves jaillirent de ses yeux.

— Alphonse, reprit-elle d'une voix sourde, ne prononce jamais devant moi ce nom maudit ! Tu as un fils, un fils que j'aime déjà et que je brûle de connaître : eh bien ! s'il se nommait Alphonse, je serais capable de le haïr Alphonse ! c'est me rappeler d'un mot toutes mes angoisses, toutes mes tortures. Je le sens, mon cœur était trop

plein ; sans le vouloir, tu l'as secoué violemment et il débordait de toutes parts. Il y a longtemps qu'il s'emplissait goutte à goutte de toutes les amertumes ! Et pas de guérison pour cette blessure profonde et terrible ! Ah ! je le connais le remède qu'il faudrait à mes souffrances, il s'appelle la mort !

Madame Lambert était terrifiée ; elle écoutait et regardait son amie avec un étonnement profond auquel se joignait une vive compassion.

— Si tu as cru qu'Alphonse était M. de Précourt mon mari, poursuivit la baronne, c'est que tu ignores le nom de famille de cet homme. Tant mieux. Je serais plus à mon aise pour parler. Tu veux connaître mon secret ? c'est une confession que tu vas entendre. Écoute-la.

Effrayée de l'expression douloureuse qu'avait prise le visage de son amie, madame Lambert fut tentée de lui crier :

— Arrête, je ne veux rien savoir !

Mais les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Madame de Précourt commençait sa douloureuse histoire.

— Je me souviens, comme si c'était d'hier, de la dernière lettre que je t'ai écrite. Je te disais que la sœur d'Alphonse venait de m'inviter à passer quelque temps chez elle dans un château appartenant à son mari, et qui se trouve à dix ou douze kilomètres de la ligne du chemin de fer de Rouen à Dieppe.

Ma tante accepta pour moi l'invitation avec un certain empressement.

Elle saisissait l'occasion de se débarrasser momentanément d'une petite fille bête et très-gauche, qu'elle était obligée de présenter à ses amies et devant laquelle elle devait s'observer et se contraindre, ce qui n'était nullement dans sa nature libre et indépendante.

Certes, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le reconnaître, ma tante n'avait aucune des qualités nécessaires pour diriger, au début de la vie, les pas incertains d'une jeune fille ignorante de tout. Il n'y a qu'une mère qui puisse bien comprendre les soins délicats, les conseils prudents et la sollicitude dont une jeune fille doit être entourée à son entrée dans le monde. Comment ma tante, qui ne savait pas se protéger elle-même, aurait-elle pu me défendre contre les dangers qui menaçaient mon inexpérience ?

Et pourtant, elle m'aimait beaucoup, mais comme elle aimait son mari et ses plus chers amis, par caprice, quelquefois follement, jamais avec son cœur.

Je partis pour la Normandie.

Trois jours après notre installation au château, M. Alphonse, dont sa sœur me parlait constamment, y arriva à son tour. Je l'avais revu plusieurs fois chez ma tante depuis ma sortie de la pension, mais j'ignorais qu'il dût venir partager notre villégiature.

Était-ce pour me ménager une surprise ou tout autre motif ? sa sœur n'avait pas cru devoir me prévenir. Je fus, je l'avoue, enchantée de la perspective de passer quelque temps avec lui, avec la facilité de le voir chaque jour et de jouir à mon aise de sa conversation.

D'ailleurs, d'après ses promesses, je me considérais déjà un peu comme sa femme, et puis, je l'aimais.

Les huit premiers jours s'écoulèrent avec une étonnante rapidité.

Je dois te dire que le beau-frère de M. Alphonse se trouvait alors à Francfort, où de graves intérêts l'avaient appelé.

Malgré tous les plaisirs et tous les amusements qu'on me procurait, je ne l'oubliais pas. Un soir, je me retirai dans ma chambre de bonne heure et je t'écrivis une longue lettre, que je me promettais de mettre à la poste le lendemain. Avant de me coucher, je voulus fermer ma porte comme d'habitude, mais je ne trouvais point la clef à l'endroit où je la mettais d'ordinaire. Je pensai que la servante chargée de faire ma chambre, l'avait par mégarde gardée dans sa poche. J'eus l'intention de l'appeler ; mais elle était couchée depuis longtemps et devait être endormie. La chose me parut, d'ailleurs, sans conséquence. Il était près d'une heure du matin. Je fis vivement ma toilette de nuit et je mis au lit.

Je commençais à m'endormir lorsqu'un bruit léger me fit relever mes paupières déjà closes.

Quelqu'un marchait dans ma chambre.

X

— C'était lui ! fit madame Lambert d'une voix indignée.

— Oui. Je le reconnus à la faible clarté que la lune envoyait dans ma chambre. J'éprouvai un tel saisissement qu'il me fut impossible de lui adresser les reproches qui m'ontaient à mes lèvres.

— Oh ! le lâche ! murmura Joséphine.

— J'étais dans un état impossible à décrire. Mon cœur battait à se rompre, j'avais la poitrine serrée par une oppression étrange, ma raison s'égarait. Je ne saurais dire ce qui se passa.

Je me levai dès l'apparition du premier rayon de soleil et m'habillai machinalement.

La première chose qui frappa ma vue, ce fut la lettre que je t'avais écrite la veille. Je la pris et la portai plusieurs fois à mes lèvres, je la mouillai de mes larmes.